

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles HAGLER

Le retour d'Ignace de Loyola / Ch.
Saint-Maurice

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 171-176

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Le retour d'Ignace de Loyola

On a toujours beaucoup parlé des Jésuites — et eux parlent si peu des autres ! — Mais en a-t-on jamais autant parlé qu'aujourd'hui ? Les revues théologiques et scientifiques disèquent leur admirable doctrine ; la pédagogie consulte leur enseignement ; les journaux s'arrachent les cheveux pour les condamner ou pour les absoudre, pour les maudire ou pour les louer.

Au bruit de tant de contradictions, à la lecture de tant d'articles tour à tour ennemis et amis, nous revoyons Tolède, Salamanque, Burges, la maison où saint Ignace de Loyola est né, en 1491, en plein foyer carliste.

Loyola, où se trouve le château, est un hameau d'Azpeitia, petite ville de six mille habitants. Au débouché de la grande rue, la vallée de l'Urola s'élargit ; on a une échappée sur les montagnes : le paysage est grave et recueilli, et dans le fond, le sanctuaire du couvent de Loyola. Il a été construit en 1682 par Marie-Anne d'Autriche, veuve de Philippe IV. La maison natale du saint y est enchâssée comme en un reliquaire. Il faut donc pénétrer dans le couvent pour visiter la maison.

C'est une tour carrée qui flanquait le château de Loyola et qui a l'aspect d'une maison forte. Ces Loyola devaient être gentilshommes perturbateurs de l'Etat, car Henri IV fit raser leur château, ne laissant que cette tour, tout juste de quoi se loger. L'enfance de saint Ignace fut assombrie par les récits de cette infortune et le souvenir de la ruine du château ancestral le rendit plus sensible à la mutilation de l'Eglise par la Réforme.

La tour est en grosses pierres brutes grises jusqu'au premier étage, et le reste en briques rouges disposées en dessins. Elle a trois étages très bas, percés de rares et étroites fenêtres. Au dessus de l'unique porte d'entrée, un écusson en pierre où sont sculptées les armes de la Famille.

Armes parlantes : *lobo* veut dire loup et *olla* marmite. La marmite bout et ce qu'il y a dedans est chaud ; les yeux des loups brillent et leur queue frétille, pourtant ils semblent attendre l'ordre de leur maître saint Ignace.

On ne pénètre pas sans émotion dans la maison du fondateur de la Compagnie qui, depuis 364 ans, a le privilège

de remplir le monde de sa renommée, d'être persécutée par les uns et portée aux nues par les autres.

Saint Ignace est né dans une chambre qui prend jour sur une pièce plus vaste et qui n'est en réalité qu'une alcôve. De l'ameublement de cette chambre, il ne reste que le ciel de lit et les rideaux en damas de soie rouge à fleurs frappées et bordés d'un liseron d'or.

A côté de la chambrette à une fenêtre, qui tient du cachet et du grenier, on a pratiqué un judas qui donne sur la chapelle où l'on conserve un de ses doigts comme relique.

Dans une autre pièce, quatre lettres de lui sont appendues au mur dans de petits cadres dorés. L'écriture en va d'un jet au bout de la ligne qui est longue : elle est droite, ferme et régulière, avec une signature solide et claire, *Ignatio*, entre deux paraphes qui la soutiennent et la défendent comme deux colonnes.

C'est la signature non pas de l'Ignace de 1521 qui se cherche, mais de l'Ignace de 1540 qui s'est trouvé.

Voilà toutes les reliques de sa maison.

Mais on y voit aussi des portraits de lui et, entre autres, une représentation de sa personne en cire, après la blessure qu'il reçut au siège de Pampelune. Ses portraits sont si nombreux qu'on se sent poursuivi par leurs yeux qui attirent vers on ne sait où, qui percent et renversent tout sur leur passage.

Tout le monde sait son histoire ou, du moins, cet épisode de Pampelune qui décida de sa vie.

Il était page à la cour de Ferdinand V, et là, il ne fit pas précisément ce qu'il fallait pour devenir *saint*. Puis, brillant officier, grièvement blessé et boiteux pour toujours, on le transporte à la tour carrée de Loyola.

En cette solitude à peur d'ennui, il dévore romans de chevalerie et livres de piété, et comme il n'a pas de lettres, que la claustration l'a affaibli et la fièvre échauffé, tout cela

danse dans sa tête : il a des visions, et le génie basque bâtit en lui tous ses châteaux en Espagne.

Notre convalescent est déjà revenu à la religion. Il a une grande dévotion en saint Pierre, et tout en lui est de saint Paul.

La gloire des fondateurs des grands Ordres religieux l'exalte. Il rêve de faire comme eux de grandes choses pour l'Eglise. Il porte un cilice avec des orties et une chaîne de fer. Il jeûne. Il reste des heures en prière. Il a des extases. Il note les mouvements de son âme et expérimente les exercices auxquels il doit la soumettre pour l'affranchir du monde et la consacrer toute à Dieu.

Puis, il entreprend un pèlerinage à Jérusalem, d'abord à mule, puis à pieds, le pied boiteux chaussé d'une espadrille et l'autre nu, vêtu de haillons et mendiant de porte en porte.

Il voyageait encore à mule lorsqu'il rencontra un musulman, et s'entretint avec lui de la Vierge.

Le musulman parla du mystère de l'Incarnation en sa langue. A peine le musulman l'avait-il quitté pour regagner son village, que saint Ignace se dit : « Cet infidèle a mal parlé de la Vierge, je dois le poignarder. » C'était le temps où Benvenuto Cellini, se figurant qu'un ami ne lui avait pas rendu son salut dans une rue de Florence, se retournait pour lui planter son poignard entre les épaules.

Nous devons juger ces actes-là non pas avec nos idées de 1904, mais avec celles de ce seizième siècle, qui a les mains pleines de génie, pleines de fleurs, pleines de vices et pleines de sang. Heureusement saint Ignace se reprit : « Si ma mule prend le chemin du musulman, je le poignarderai. Mais si elle suit la route, je la laisserai aller. »

En bonne chrétienne, la mule suivit la route.

Après avoir accompli son pèlerinage à Jérusalem, où les Franciscains lui conseillèrent de renoncer à la chimère de

convertir les musulmans, il revint à Barcelone, d'où il s'était embarqué.

Il avait trente-trois ans, lorsqu'il y commença ses études qu'il continua à Alcola, à Salamanque, à Paris, ayant toujours maille à partir avec les Universités, les inquisiteurs et les évêques, qui, après examen, rendaient tous hommage à la pureté de sa foi, à l'orthodoxie de sa doctrine, à l'austérité de sa vie.

Petit, la fine moustache noire, la bouche impérieuse, les yeux baissés et irrésistibles, nerveux, inquiet et inquiétant, on se demandait toujours si c'était par caractère ou par politique qu'il frappait l'attention par les actions les plus imprévues.

A Paris, il apprit qu'un de ses amis avait une liaison à Gentilly. Il alla se poster sur son chemin, au bord de la Biène. C'était en hiver et la rivière était prise. A l'arrivée de son ami, il se dépouilla de ses vêtements, se jeta dans l'eau glacée et lui dit : « Je souffrirai ici pour vous jusqu'à ce que la colère du Ciel soit apaisée. »

Le pèlerin de Gentilly se montra aussi bon chrétien que la mule d'Espagne.

Ignace de Loyola approchait la cinquantaine quand Paul III approuva l'institution de la Compagnie. Il avait mis près de vingt armées, douloureuses et vagabondes, à la fonder. Mais l'oeuvre était bien venue.

Les Jésuites sont les grenadiers du Pape, des grenadiers qui sortiraient tous du Polytechnique et qui seraient tous officiers. Comme ils nous ont donné Bourdaloue, le maître du sermon, nous ne pouvons pas dire que leur supériorité est uniforme, mais elle est très ordonnée, ce qui fait leur cohésion et leur ensemble. Aussi ont-ils toujours suscité des jalousies, les jalousies des haines et les haines des enthousiasmes.

Les Jésuites sont assurément les premiers à rire de ces passions.

.... Mais nous pensons toujours à l'écusson de la tour de Loyola, aux loups et à la marmite et nous nous demandons ce que ces loups voient dans cette marmite, en ce vingtième siècle persécuteur, et s'ils sauront y faire le tri pour la santé des générations futures.

Ch. SAINT-MAURICE